



RELATIONS PRESSE
Rachel Bouillon
rachel@rb-presse.fr
06 74 14 11 84

DISTRIBUTION
Pyramide
32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

APSARA FILMS PRÉSENTE

SANDRINE
BONNAIRE

BRIGITTE
ROÛAN

AURE
ATIKA

SARAH
STERN

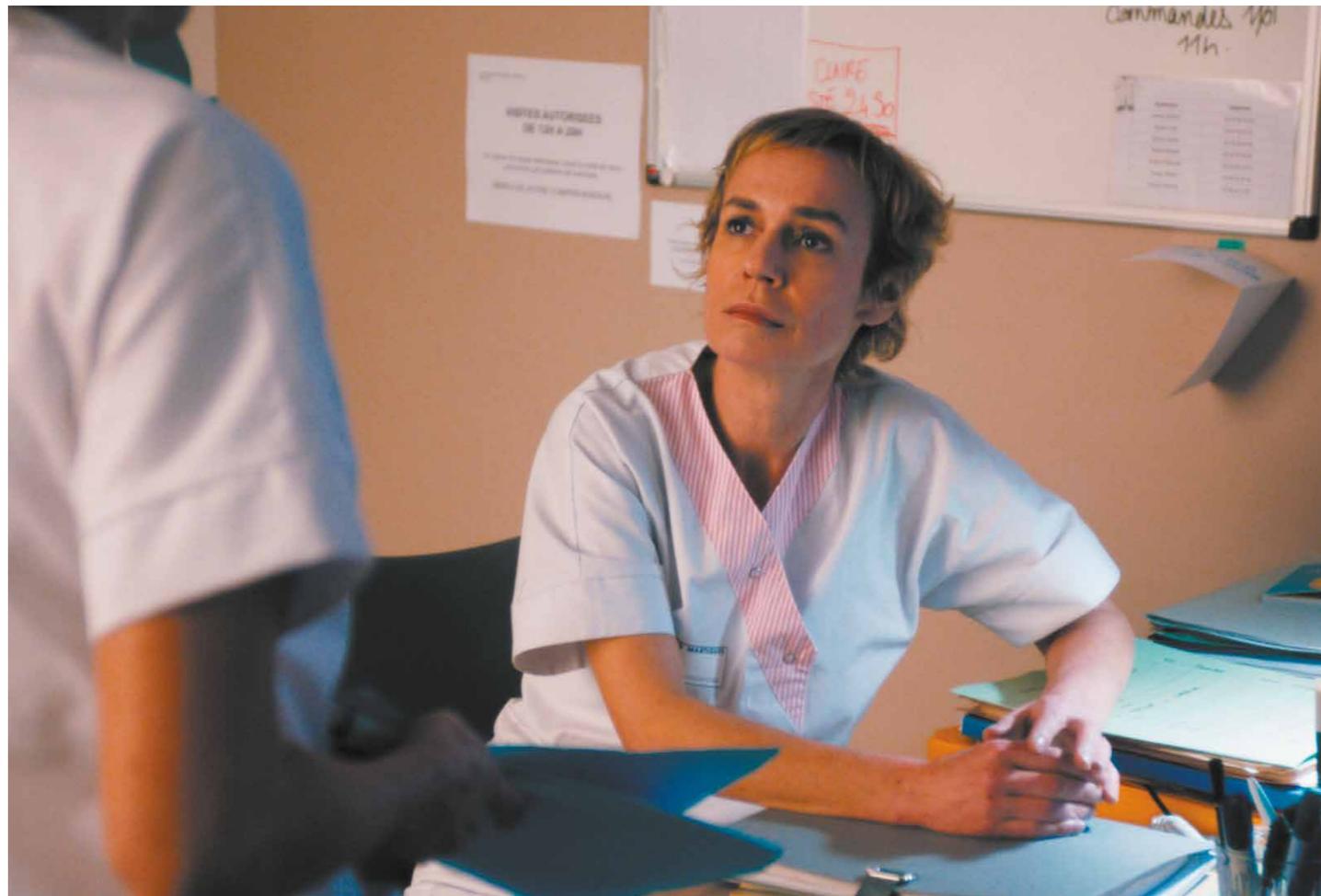
KENZA
FORTAS

VOIR LE JOUR

UN FILM DE MARION LAINE

Durée du film : 1h31

AU CINÉMA LE 12 AOÛT



SYNOPSIS

Jeanne travaille comme auxiliaire dans une maternité de Marseille. Nuit et jour, Jeanne et ses collègues se battent pour défendre les mères et leurs bébés face au manque d'effectif et à la pression permanente de leur direction. Jeanne vit avec Zoé, sa fille de 18 ans, qu'elle élève seule. Lorsqu'un drame survient à la maternité et que Zoé part étudier à Paris, le passé secret de Jeanne resurgit soudain et la pousse à affirmer ses choix de vie.

ENTRETIEN AVEC MARION LAINE

Voir le jour raconte la vie d'une maternité à travers le parcours de Jeanne (Sandrine Bonnaire), une auxiliaire de puériculture rattrapée par son passé. Comment est né le projet de ce film ?

Tout est parti de la lecture de *Chambre 2*, roman de Julie Bonnie, qui a été auxiliaire après avoir débuté comme chanteuse. Avec Marine Arrighi, ma productrice, nous avons été fascinées par son témoignage et avons décidé de nous lancer dans une adaptation. Julie Bonnie a beaucoup nourri ma réflexion pour donner naissance à ce scénario. L'enjeu était de s'éloigner de la noirceur du livre. Au fur et à mesure de l'écriture s'est donc imposée l'idée d'une femme qui se bat pour se reconstruire, trouver un sens à sa vie. Et le défi était d'accéder à cet épanouissement sans passer par la traditionnelle histoire d'amour.

Le lien entre Jeanne et sa fille Zoé (Lucie Fagedet), qui s'apprête à quitter la maison, est aussi très important.

« Voir le jour », c'est certes le bébé qui voit le jour, mais c'est aussi la femme qui devient mère. Tout en restant femme, nous devenons autre chose, nous nous transformons. Avec comme pendant à ce questionnement : qu'est-ce qu'on devient quand cet enfant qui a fait de nous une mère s'en va ? Jeanne, c'est une mère qui doit redevenir femme quand son métier est d'aider des femmes à devenir mère.

L'absence des hommes dans le film était-elle un parti pris ?

Oui. Je voulais avant tout faire des portraits de femmes, des portraits de mères. Et parler aussi de transmission, d'amitié et de partage. Au féminin.

Ces soignantes existent dans votre film comme professionnelles, mais aussi en tant que femmes, et dans leur rapport à la maternité... Sylvie (Aure Atika) a perdu un enfant, Mélissa (Sarah Stern) n'en veut pas...

C'était pour moi un peu comme entrouvrir une porte et apercevoir des possibles. D'où viennent ces femmes et où vont-elles ? Ces lignes de fuite laissent deviner des fêlures, des passés. Et des forces. Je voulais représenter toutes les générations. De Francesca l'aînée (Brigitte Roüan) à Jennifer la jeune stagiaire (Kenza Fortas). Que chacune arrive avec son bagage et son vocabulaire. Mélissa emploie des expressions un peu désuètes. Jennifer a son accent marseillais, sa gouaille et ses fautes de français. Et puis il y a le langage plus châtié et médical de Francesca.

Dans le plan séquence d'ouverture, on sort avec Sylvie chercher Jeanne devant l'hôpital, et l'on revient avec elle dans ce long couloir bruyant. C'est à la fois la naissance du personnage principal et la plongée dans ce milieu hospitalier sous tension.

C'était en effet l'idée : on longe ce couloir puis on finit par présenter Jeanne au public, avec tout ce monde qui attend. Je voulais avoir le plus de figurants possible dans cette scène pour que le film s'inscrive dans cette effervescence. Une tension qui existe aussi grâce à l'énergie des actrices. À un moment donné, une magie s'opère, et j'étais heureuse de la ressentir.

Comment avez-vous appréhendé ce milieu hospitalier ?

À 18 ans, j'ai eu l'occasion de travailler un été dans un hôpital. L'expérience a été suffisamment marquante pour que des années plus tard, elle soit encore le terreau de mes scénarios. L'ambiance de l'hôpital, ce n'est pas exactement celle de la maternité, qui est plus joyeuse malgré toutes les difficultés. J'ai aussi été en repérages pour m'en imprégner. Et je me suis beaucoup appuyée sur le livre de Julie Bonnie pour toute cette partie. Comme Julie s'amuse à le décrire, ce métier, c'est aussi « tâter des seins » toute la journée pour montrer aux mères comment allaiter. Et certes, tu aides à donner la vie, mais tu enchaînes les gardes de jour, de nuit, tu n'as plus d'horaires, tu n'existes plus vraiment en tant que femme à l'extérieur. Ta vie, ta maison, c'est un peu l'hôpital. J'avais envie de dénoncer ces conditions de travail, montrer à travers tous ces personnages que consacrer sa vie à un métier qu'on aime ne signifie pas qu'on doit être sous-payée. J'ai beaucoup parlé de ça avec Julie et avec toutes ces femmes merveilleuses qui, malgré des conditions difficiles et des tensions, ont une énergie vitale incroyable. Elles sont épuisées, mais soudain, tu entends des éclats de rire dans un couloir...

Le film commence avec la mort d'un nourrisson...

Ce n'était pas pour frapper fort ou faire pleurer, mais parce que c'est la complexité de la vie. Le pourcentage de décès de nourrissons est plus élevé qu'on peut le penser : presque 0,4%, ce qui représente un bébé mort par mois dans l'hôpital de Marseille où travaille Jeanne. Un bébé auquel il faut faire sa toilette, ses papiers... Je tenais à le dire dans le film et à rendre hommage aussi à cette partie du travail des sages-femmes.



Il y a aussi la culpabilité que ressent Jeanne face à cet événement...

J'avais envie que trois lignes dramatiques émergent du quotidien de Jeanne : le bébé mort et sa culpabilité, son passé qui resurgit et sa fille qui la quitte pour faire ses études.

Le passé de Jeanne resurgit brutalement, sans pour autant recouvrir le présent ni déterminer ce que Jeanne est devenue...

Je ne suis a priori pas très partisane des flash-back. Mais pour ce film, j'avais envie de « m’y coller ». Le passé représente à peine dix minutes du film, mais il était indispensable pour moi. Je tenais à cet enchevêtrement temporel, parfois quasi subliminal. Dans le passé, Jeanne n’est pas une réalité pure, le souvenir est forcément une lecture subjective et déformée. Je voulais être dans la tête de Jeanne, que les allers-retours dans le temps ne soient pas explicatifs et surviennent de manière à la fois singulière et fluide.

Autres formes de subjectivité dans le film : les échappées onriques chez le boucher ou la danse de la patiente dans le coma...

J’aime ce surgissement de scènes fantasmatiques et ce qu’elles signifient. Quand Jeanne fait tomber de la confiture en écoutant l’interview du peintre, puis dessine une méduse avec son pied, c’est annonciateur de quelque chose. Jeanne est traversée par ce qu’elle entend à la radio, traversée par ce geste qu’elle fait inconsciemment et qui, d’une certaine manière, va faire venir Abel. Quand elle fait ce geste, Gus vient justement de mourir. . . .

Comment avez-vous vu conçu le clip des Jellyfish ?

Je me suis beaucoup amusée en mélangeant à l’écran la présence de Sandrine Bonnaire et celle d’Elsa Madeleine qui joue Jeanne à trente ans. La chanson « Mon air, c’est de l’eau... » est de Julie Bonnie. Je lui avais demandé de m’écrire un texte autour du thème de la méduse... Ces paroles sont un miroir à la vie de Jeanne et c’est Sandrine qui chante la chanson, coachée par Julie, que l’on entend aussi, en écho.

Jeanne cesse d’être chanteuse quand elle devient mère, mais contrairement aux clichés habituels, ce changement de vie n’est pas vécu par elle comme un renoncement.

Jeanne n’était pas épanouie quand elle était chanteuse. La naissance de sa fille va la faire bouger et Francesca va l’aider à trouver sa place. Un enfant peut vous transformer. C’est une chose que j’ai personnellement ressentie. C’est pendant ma grossesse que j’ai commencé à écrire des scénarios et mon premier court métrage, je l’ai tourné avec ma fille bébé dans mes bras. Elle était ma force, mon bouclier, je me sentais puissante grâce à elle. Étrangement, enfin légitime.

Cela dit, je ne suis en aucun cas en train de vous dire qu’il faut faire des enfants ou qu’une vie sans enfants n’est pas une vie. Ce n’est pas du tout ce que je pense et j’aime que le personnage de Mélissa s’éclate sans enfants et le revendique.

Le film pourrait justement avoir comme devise cette phrase de Mélissa : « Il ne faut jamais avoir de regrets dans la vie ! »

L’important, dans la vie, c’est d’essayer et surtout de ne pas avoir peur. Devant l’aquarium, Jeanne confie à Francesca son inquiétude de mal faire son métier : « je ne suis pas faite pour ça, j’ai tout le temps peur. » Je pense que beaucoup de femmes s’empêchent de faire des choses parce qu’elles ont peur. Les hommes sont beaucoup plus élevés dans la légitimité de ce qu’ils veulent faire. . .

Jeanne découvre aussi que pour Francesca, sage-femme n’était pas une vocation au départ, mais qu’au contraire la vocation est venue petit à petit. C’est une idée à laquelle je tenais beaucoup et qui rejoint la question de ce que l’on décide de faire de sa vie, et comment on s’en donne les moyens.

Vous concevez la mise en scène dans cet esprit-là : vous vous laissez traverser par des moments de vie ?

Absolument. Même si j’ai un découpage prévu, j’adore me laisser traverser par tout ce qui se passe sur le plateau. Pour moi, la mise en scène est avant tout une question d’attention, d’écoute, être une chambre d’échos. . . C’est dans cet état de disponibilité que je veux être, avec une équipe et des conditions de tournage qui me le permettent.

Le cinéma a besoin de respirations, on s’en rend cruellement compte surtout pendant le montage. Il faut s’octroyer autant que possible ces moments volés en se disant qu’ils sont aussi importants que les scènes du scénario. Par exemple, le plan sur le gros ventre de cette femme enceinte, avec le bébé qu’on voit bouger à l’intérieur, n’était pas du tout prévu. Sur le moment, je ne savais pas encore comment je l’utiliserai, mais je le voulais et l’équipe a suivi, on a fait en sorte de pouvoir l’intégrer dans le nombre de plans à tourner. On est libres tant qu’on ne fait pas de dépassement !

Comment s’est passé le tournage ? Le choix de votre équipe ?

Je me suis lancée dans cette aventure avec une équipe très jeune. Pour beaucoup, c’était seulement leur deuxième long métrage. Après *Fidelio* de Lucie Borleteau et *Tout ce qu’il me reste de la révolution* de Judith Davis, c’est le troisième film d’Apsara, la société de production de Marine Arrighi, qui a à peine 30 ans. On avait un budget réduit, un temps de tournage court, mais tout le monde avait une motivation dingue, et c’est à ce jour ma meilleure expérience de tournage.

Quelles étaient vos orientations de lumière avec le chef opérateur Brice Pancot ?

Tout en restant crédible, je ne voulais pas que l’hôpital fasse trop hôpital, avec les fonds blancs qui ressortent et les visages blafards. Le mot d’ordre était : que l’hôpital soit lumineux ! Je voulais extérioriser par la lumière la beauté intérieure de toutes ces femmes. Et des bébés.

Pour l’appartement de Jeanne, je voulais au contraire du clair-obscur. Je ne voulais pas qu’on se sente bien chez elle. Elle ne voit pas la lumière, elle part, il fait nuit, elle rentre, il fait nuit. . . ou bien le jour se lève, mais elle a besoin de dormir et elle tire les rideaux. Elle n’a pas investi les lieux.

La déco est foutraque et vient de sa fille qui prend toute la place. Je voulais qu’on sente l’enfermement. Comme pour le squat éclairé seulement à la lampe torche.

On a tourné dans une aile désaffectée de l’hôpital. Il y a donc aussi eu un gros travail sur le son pour rendre crédible ce milieu professionnel. Muriel Moreau, la monteuse son, s’est rendue plusieurs fois dans des maternités pour prendre des sons que l’on a beaucoup tricotés au mixage. Les scènes d’hôpital n’existeraient pas sans cette ambiance sonore : les discussions des soignants et des patients, les bruits de couloirs. . . Univers sonore en opposition avec l’ambiance feutrée de l’appartement de Jeanne. Et il y a bien sûr la musique de Béatrice Thiriet, avec qui j’avais déjà travaillé et que j’étais heureuse de retrouver. Sa musique est pour moi le pouls du film.

Le personnage de la jeune stagiaire, Jennifer, apporte une grande fraîcheur.

Tant mieux ! On en a bien besoin. On voulait en effet que cette gamine de dix-sept ans, hyper maquillée dans la première scène, agace un peu au début puis se révèle et devienne de plus en plus attachante. Quand elle arrive dans cette maternité, elle ne sait pas trop ce qu’elle veut faire puis peu à peu elle prend des repères, des initiatives. Je voulais qu’on puisse avoir peur qu’elle fasse tomber un bébé, qu’on se demande par exemple pourquoi elle éteint la lumière. . . Alors que c’est tout simplement parce qu’elle comprend d’instinct que ces néons sont bien trop violents pour ces bébés. J’ai aimé faire des impros avec Kenza. Elle était ravie de jouer Jennifer, elle me disait qu’elle se reconnaissait dans ce personnage qui observe, écoute. J’avais tout le temps envie de filmer son visage si expressif.

Un mot justement sur le casting ?

Sandrine dans le rôle de Jeanne a été pour moi une évidence. Et la retrouver fut un des bonheurs du film.

Pour le reste de la distribution, Pierre-François Créancier m’a aidée à construire le casting. Je voulais une équipe de femmes soudées, même dans leurs différences. Pour Sylvie, femme à la fois forte et fragile, on a pensé à Aure Atika. Aure a un potentiel à la fois comique et dramatique, c’est une véritable machine de guerre d’une extrême précision. Pour incarner Francesca, cette « sorcière » qui se bat pour une maternité plus humaine, on a pensé à Brigitte Roïan qui apporte une fragilité que le personnage n’avait pas dans le scénario. Et je trouvais le binôme avec Sandrine très intéressant. Pour Mélissa et son franc-parler, qui mieux que Sarah Stern ? Je la connaissais un peu, je trouve qu’elle a une présence et une générosité hors du commun. Elle apporte un humanisme, elle nuance le personnage. Pour Jennifer, on a fait des essais avec Kenza que j’avais beaucoup aimée dans *Shéhérazade*, et je n’ai vu personne d’autre, c’était une vraie rencontre. Alors que pour le rôle de Zoé, on a fait un casting, on a vu plusieurs comédiennes, et c’est Lucie Fagedet qui nous a conquis par sa grâce, sa force et son implication.

Zoé a une passion : la plongée en apnée . . .

Oui, contrairement à Jennifer, Zoé sait déjà ce qu’elle veut. Je voulais cette opposition entre ces deux ados. Jeanne se reconnaît plus dans cette jeune stagiaire qui se cherche que dans Zoé, sa propre fille, qui la sidère par sa maturité. Elle, elle sait ce qu’elle veut : sauver les océans. Et ça nous ramène à la thématique du film : la méduse, l’eau, l’apnée, le liquide amniotique, le placenta, la naissance. . .

Votre film convoque sans cesse la musique et se clôt par une chanson populaire de variété française. . .

La variété française est immédiatement évocatrice, elle fait revivre des souvenirs, elle nous rallie à d’autres. *Mamy Blue* raconte la mort d’une mère. C’est une étape que je n’abordais pas dans le film, mais qui boucle pour moi idéalement le sujet du film. Il se trouve par ailleurs que Sandrine connaît personnellement Nicoletta et elle était elle aussi heureuse de clore le film avec cette chanson.

Et il y a aussi *Les Moulins de mon cœur*. . . Après le départ de sa fille, Jeanne rentre chez elle et retraverse le passé avec sa fille sur cette chanson. . .

C’est une chanson sur le temps qui passe, mais ce n’est pas une chanson triste. Ce qui est plutôt rare. Je voulais une envolée, du lyrisme. Et j’adore les paroles, qui sont tellement étranges, obscures, en tout cas pour moi !

Dans cette scène, on voit Zoé à trois âges. Je tenais à cette scène dès le scénario. Le jour du départ de Zoé, je voulais être dans la tête de Jeanne qui rentre seule chez elle et fait le tour de son appartement habité par les fantômes de sa fille. Comme une traversée fugace du miroir, dans le passé. Ce plan séquence a été tellement excitant à mettre en place, avec Sandrine et trois enfants de 4, 8 et 13 ans qui n’avaient jamais vu de caméra et toute l’équipe de tournage dans cet appartement exigü, passant le temps de la prise à bouger pour se cacher de la caméra à l’épaule !

L’avant-dernière scène du film est inattendue.

J’avais besoin que face à ce bébé en difficulté, Jeanne prenne soudain une initiative qu’elle n’aurait pas osé prendre avant. Le départ de sa fille, ses réflexions pendant les quatre ou cinq jours durant lesquels se déroule le film l’ont changée.

Jeanne prend sa vie professionnelle en main. Ce qui aura forcément une incidence sur sa vie. Ce n’est pas une situation extraordinaire, mais juste le combat quotidien et universel d’une femme seule au milieu de sa vie à l’heure des bilans et des choix.

Propos recueillis par Claire Vassé

MARION LAINE

Née à Voiron, Marion Laine étudie les lettres avant de se lancer dans le cinéma. Elle écrit puis réalise plusieurs courts métrages, ainsi que les unitaires *Le fil d'Ariane* (avec Julie Ferrier et Arié Elmaleh) et *Ce soir-là* (avec Sandrine Bonnaire et Simon Abkarian), et les longs métrages *Un cœur simple* (avec Sandrine Bonnaire et Marina Foïs) et *À cœur ouvert* (avec Juliette Binoche et Edgar Ramirez). Elle collabore également au scénario de plusieurs films, notamment *Des vents contraires* de Jalil Lespert. *Voir le jour* est son troisième long métrage. Elle y retrouve Sandrine Bonnaire.



ENTRETIEN AVEC SANDRINE BONNAIRE

Avec *Voir le jour*, vous retrouvez Marion Laine. Comment vous a-t-elle présenté ce nouveau projet ?

Elle m'a dit qu'elle voulait adapter *Chambre 2*, le livre de Julie Bonnie. J'ai lu une des premières versions du scénario et j'ai tout de suite aimé cette femme qui cache son passé. J'aimais bien l'idée de ce secret sur son passé de chanteuse, notamment vis-à-vis de sa fille, même si le film se passe essentiellement dans la maternité.

J'aimais beaucoup le projet, mais avant tout l'idée de retravailler avec Marion ! Je la trouve formidable humainement et j'aime sa manière de travailler, qui témoigne d'un grand sens de la collectivité. Elle a une ligne de conduite, sait précisément ce qu'elle veut, mais si quelqu'un a une bonne idée, elle s'en empare... Elle sait écouter. C'est fabuleux de laisser ainsi son équipe créer avec elle car tout le monde se sent utile et libre de tout lui dire.

Le film dépeint de façon réaliste le quotidien dans cette maternité.

Oui, c'est un des thèmes importants du film, les conditions de travail en milieu hospitalier : les sous-effectifs, le fonctionnement en flux tendu, avec toutes les magouilles que cela entraîne : programmer des césariennes pour organiser le remplissage des lits, prévoir exactement quand la patiente va partir... On voit bien dans le film que toutes ces infirmières sont surexploitées, font souvent deux journées en une et assurent beaucoup de gardes. Ce n'est pas pour rien qu'il y a actuellement autant de manifestations au sujet des hôpitaux. Je tenais à faire ce film aussi pour sa portée très politique. Mais malgré toutes ces difficultés matérielles, ces femmes continuent à aimer leur métier. Un métier aux lourdes responsabilités puisqu'il concerne la venue au monde des enfants. On sait combien l'accompagnement intra utérin puis la manière dont l'enfant naît influe sur sa vie à venir. Voir le jour est le premier traumatisme que connaît l'être humain. Tout d'un coup, le cordon est coupé, on introduit du sérum dans le nez pour dégager les voies respiratoires, le bébé crie... Pour qu'il y ait la vie, il faut qu'il y ait le cri. La vie commence dans cette violence extrême.

Et incarner une ancienne chanteuse ?

Je n'avais jamais joué de chanteuse et c'était pour moi un gros fantasme qu'on me le propose un jour ! D'autant plus que je me suis mise à la guitare, notamment électrique, et que cela me passionne. Je pense que l'idée de me proposer un tel rôle est venue à Marion un peu aussi pour cette raison. Pour elle, c'était évident que c'était un rôle pour moi.

J'ai apprécié le travail sur le chant, la gestuelle et la guitare que m'a demandé le tournage du clip où Jeanne est à la fois incarnée par moi et par Elsa Madeleine, et sur lequel tombe sa fille Zoé.

A-t-il aussi été tout de suite évident que c'était vous qui alliez chanter ?

Oui, et j'ai du coup doublé la jeune Elsa, pour des raisons de crédibilité car la voix change peu avec le temps, elle devient juste un peu plus grave. Au doublage, j'ai d'ailleurs travaillé à retrouver un peu de ces aigus de ma jeunesse.

La manière de mettre en scène les flash-back est originale, qui entremêle la jeune Norma et Jeanne aujourd'hui.

Oui, j'aime beaucoup cette idée, déjà très présente au scénario. Quand Jeanne repense à son passé, on est dans son mental, on épouse son mouvement introspectif : elle se voit à l'âge qu'elle avait à l'époque, mais son visage et son corps d'aujourd'hui investissent aussi le passé, de manière très vivante.

Il y a aussi ce moment sur la plage, où Norma se fait violenter par l'un des membres du groupe. Je trouvais important là encore de mélanger les deux âges, comme si Jeanne, définitivement, ne voulait plus se laisser faire et intervenait dans le passé. À sa manière, cette scène exprime que si cet événement lui était arrivé à l'âge qu'elle a aujourd'hui, il ne se serait pas passé ainsi...





Le thème de la maternité est aussi abordé de manière personnelle, dans ce lien fort qui unit Jeanne à sa fille.

Quand Jeanne se retrouve face à cet enfant, que Francesca l'a encouragée à garder, elle se rend compte tout d'un coup qu'elle est maman et le fait que ce soit une fille produit un effet miroir sur elle. Paradoxalement, c'est cet enfant qu'elle avait commencé par rejeter qui va provoquer sa nouvelle vie et je trouve qu'on le sent très bien dans le film, qui met en scène avant tout une femme qui avance dans sa vie.

Le lien entre Jeanne et sa fille est très vivant. Zoé est un peu gaçante au début dans sa façon de jouer sa mère, de rejeter son look avec sa perruque rose... mais elle fait un chemin, cherche à comprendre ce que sa mère a vécu, sans la condamner. Elle éprouve même une forme de fascination quand elle voit les audaces que celle-ci a eues. Zoé comprend que d'une certaine manière, c'est sa mère qui lui a apporté ses propres rêves : celui de la plongée, de s'évader, d'avoir des rêves...

Jeanne a quitté le glamour de la scène rock pour les couloirs d'une maternité, mais jamais on ne sent de regret chez elle.

Ce qui me fascine avant tout chez Jeanne, c'est qu'elle a arrêté sa carrière pour une vie plus « rationnelle ». Et qu'elle a arrêté alors qu'elle avait du succès. Ce n'est pas comme une artiste ratée qui aurait choisi d'arrêter car ça ne marche pas, ou plus. Norma a fait des concerts et des disques, on suppose qu'elle a eu son heure de gloire. Elle avait des fans, faisait la couverture de magazines. De tout arrêter pour être auxiliaire, c'est assez audacieux, courageux, beau, original.

Jeanne a un look un peu particulier, notamment sa coupe de cheveux...

L'idée me titillait depuis un moment de me couper les cheveux. J'étais à un moment de mon existence où je me disais qu'il fallait que je change plein de choses dans ma vie, que je fasse le ménage et que trouver une nouvelle tête allait m'aider à le faire... Alors quand Marion m'a demandé de changer de look pour ce rôle, je lui ai dit : ça tombe bien !

On s'est vite mises d'accord sur le look de Jeanne. Outre les cheveux courts, Marion avait envie que je porte des chaussures plates, qu'il émane une certaine dureté du personnage, avec une démarche bien ancrée dans le sol et une manière de parler très tranchante. Et quand Jeanne sort de l'hôpital et de son costume d'auxiliaire, des choses de l'ancienne rockeuse ressurgissent : Dr. Martens, salopette en jean...

Le personnage masculin principal est Abel, le musicien qui ressurgit dans la vie de Jeanne...

Abel est joué par Alice Botté, que j'avais connu sur la tournée de Jacques Higelin, dont il était le guitariste. C'est moi qui l'ai présenté à Marion. Il a commencé à jouer avec Charlélie Couture, puis avec Daniel Darc, Hubert-Félix Thiéfaine... Il est aussi auteur de ses propres musiques. J'ai tout de suite pensé à lui car il est charismatique et a une « gueule »... Plutôt que de trouver un acteur qui allait devoir apprendre la guitare pour être crédible – la musique était plus importante dans le scénario original –, j'étais sûre que si on mettait Alice à l'aise, il interpréterait très bien ce rôle.

Comment s'est passé le tournage ?

Je suis souvent gâtée sur les tournages, c'est rare qu'il y ait une mauvaise ambiance, je n'ai pas à me plaindre. Mais sur ce film, j'avoue que c'était exceptionnel ! J'ai retrouvé la solidarité qu'il y avait sur le tournage de *Sans toit ni loi* de Varda : on y va à l'arrache, tout le monde est concerné, cherche des solutions aux problèmes. Peut-être que cela s'explique en partie par les conditions de tournage : petite équipe, beaucoup de jeunes... Mais cette joyeuse implication vient aussi de la personnalité de Marion, qui comme je le disais, fait participer tout le monde. Il y avait un côté rock sur ce tournage qui va bien avec le personnage de Norma.

Et le choix de la chanson *Mamy blue* ?

Nicoletta représente beaucoup de choses pour moi. En premier lieu, elle m'évoque mon père. Ce n'était pas un homme expansif, il ne parlait pas des femmes, n'était pas fan de grand monde... Mais Nicoletta, il en était complètement amoureux ! Il éprouvait vraiment une fascination pour elle. J'ai rencontré Nicoletta à l'occasion de l'inauguration d'un centre pour autistes que nous avons faite toutes les deux, au début des années 2000. J'ai adoré la femme. J'ai ensuite eu d'autres occasions de mieux la connaître et j'étais ravie du choix de *Mamy blue* dans *Voir le jour*. J'aime beaucoup cette chanson, je trouve qu'elle est restée très moderne et j'ai vraiment eu plaisir à la chanter avec toutes les autres filles.

Propos recueillis par Claire Vassé

LISTE ARTISTIQUE

Sandrine Bonnaire	Jeanne
Brigitte Roüan	Francesca
Aure Atika	Sylvie
Sarah Stern	Mélissa
Kenza Fortas	Jennifer
Lucie Fagedet	Zoé
Nadège Beausson-Diagne	Marie-Claude
Stéphane Debac	Dr Mille
Claire Dumas	Sophie
Alice Botté	Abel
Elsa Madeleine	Norma



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Marion Laine
Scénario	Marion Laine avec la collaboration de Julie Bonnie et Laura Piani <i>D'après le roman de Julie Bonnie Chambre 2 (éd. Belfond)</i>
Image	Brice Pancot
Son	Ludovic Escallier, Muriel Moreau, Olivier Guillaume
Montage	Clémence Carré
Casting	Pierre-François Créancier
Décors	Frédérique et Frédéric Lapierre
Costumes	Sophie Bégon-Fage
Musique	Béatrice Thiriet
1 ^{er} Assistant réalisatrice	Dominique Furgé
Scripte	Margot Seban
Direction de production	Anne-Claire Créancier
Production	Marine Arrighi de Casanova, Apsara Films
En association avec	Pyramide
Avec la participation de	Canal+, OCS
Avec le soutien de	la Procirep, la région Sud, la région Nouvelle-Aquitaine, le département de la Charente-Maritime
En partenariat avec	le CNC
En association avec	la Banque Postale Image 12
Distribution	Pyramide
Ventes internationales	Pyramide International

France | 2019 | 1h31 | Couleur | 1.85 | DCP | 5.1



PYRAMIDE
DISTRIBUTION